

DISCOURS DU DR A. ROUSSEAU⁽¹⁾.

Doyen de la Faculté de Médecine de Québec.

La Faculté de Médecine de Québec est profondément touchée de l'acte de courtoisie, dont je m'empresse de remercier le Président de notre association, qui me vaut l'honneur de saluer ici ce soir la venue des maîtres illustres que la France nous a délégués.

Jamais elle ne nous aura témoigné, avec plus d'éclat, l'attention qu'elle daigne accorder aux efforts faits par les écoles de Montréal et de Québec pour établir, sur le continent américain, des foyers de culture scientifique française. Nous devons à l'amitié généreuse de la France pour le Canada Français, plutôt qu'à notre mérite, la faveur d'une aussi brillante délégation, et nous lui en sommes vivement reconnaissants.

Si honorés et si réjouis pourtant que nous soyions de votre présence, Messieurs les délégués, nous ne nous défendrions pas de sentiments de gêne et de regret à la pensée des fatigues que vous avez supportées et des sacrifices que vous avez faits pour venir à nous, si nous vous laissions retourner sans vous pénétrer de l'importance de votre mission. Elle sera, je l'espère, de la plus haute portée dans les destinées de ces deux petites écoles médicales de la Povince de Québec qui bien simplement, sans aucune prétention, vous font part de leurs grandes ambitions. Je n'ai quelque autorité que pour vous parler de l'École de Québec. Mais je ne vous dirai rien qui ne reçoive, j'en suis sûr, l'entière approbation de mes collègues de Montréal.

Les deux écoles de Montréal et de Québec sont nées d'un même idéal patriotique, de la même volonté d'assurer dans un développement supérieur la survivance de la race française en Amérique; et, pour l'accomplissement de cette oeuvre, elles forment une association fraternelle qu'aucune divergence de pensée ou de sentiment ne saurait jamais rompre, et il importe qu'elles soient unies ainsi sans cependant se confondre, pour qu'une noble émulation les fasse sans cesse s'empresse vers des réalisations supérieures.

Mais ne pouvant créer d'elles-mêmes cette supériorité à laquelle elles aspirent, elles sont forcées d'aller l'emprunter ailleurs.

Notre histoire témoigne que, pour assurer leur développement numérique, les canadiens français n'ont aucunement besoin des doctes conseils des Facultés étrangères; mais ils reconnaissent volontiers que, dans l'ordre intellectuel, ils ne sauraient progresser dans l'isolement, et, depuis la fon-

(1)—Discours prononcé au VIIe Congrès des Médecins de langue française, à Montréal, 8 sept., 1922.